

L'héritage constructiviste de la révolution de 1917

Manon Masset

Numéro 262, automne 2017

Révolution russe de 1917 : retentissements et silences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Masset, M. (2017). L'héritage constructiviste de la révolution de 1917. *Spirale*, (262), 42–47.

L'HÉRITAGE CONSTRUCTIVISTE DE LA RÉVOLUTION DE 1917

PAR MANON MASSET (COLLABORATION SPÉCIALE DU *COURRIER DE RUSSIE*)



Le principal bâtiment de la cité, l'ancien hôtel Iset où vivaient les célibataires et jeunes employés du NKVD. Photo : Manon Masset

Au lendemain de la révolution russe de 1917, il ne fallait ni plus ni moins qu'imaginer un nouveau monde, créer une nouvelle société industrielle et moderne et façonner le nouvel homme soviétique. Personne ne sachant réellement comment s'y prendre, les artistes amis du régime, tels que Maïakovski, Malevitch ou Kandinsky, ont bénéficié d'une liberté absolue et imaginé la société de leurs rêves, marquant ainsi la naissance de l'avant-garde. Les architectes leur ont emboîté le pas en réalisant au quotidien l'application la plus concrète du courant artistique, le constructivisme. Dans les années 1920-1930, les architectes russes ont

repoussé les limites en construisant des bâtiments extravagants à travers la Russie – de nouveaux logements, usines et monuments devant servir de base pour construire le nouvel ordre.

Cette société idéale n'ayant jamais réellement vu le jour, il ne reste aujourd'hui que les œuvres et les bâtiments qui devaient l'accueillir pour faire vivre ses idées. Si Moscou compte probablement le plus de bâtiments constructivistes en Russie, le titre de capitale du mouvement revient généralement à Ekaterinbourg, aux portes de l'Oural. De son centre jusqu'à sa périphérie, cette ville industrielle créée



en 1723 a été façonnée par ce courant architectural du début du XX^e siècle, considéré pendant quelques années comme le mouvement officiel du pays.

Au cœur de la cité des tchékistes

Parmi les complexes les plus marquants d'Ekaterinbourg, on trouve la mythique cité des tchékistes dans laquelle vivaient les employés de la police politique soviétique chargée de combattre les ennemis du nouveau régime bolchévique. Délimitée par quatre rues en plein cœur d'Ekaterinbourg, la cité des tchékistes n'est facilement identifiable que depuis le ciel. Une vue depuis laquelle, selon la légende, le complexe prend la forme de la faucille et du marteau, symbole du communisme. Pieds au sol et nez pointé vers le ciel, difficile d'imaginer pourtant que ce complexe de bâtiments en briques rouges et brunes délabrés, avec des balcons rafistolés et des fenêtres branlantes, a un jour représenté la promesse d'un futur brillant.

Et pourtant, construite entre 1928 et 1934 par les architectes Ivan Antonov et Veniamin Sokolov, la cité des tchékistes est *«l'un des complexes de logements les plus aboutis du constructivisme»*, estime Igor Yankov, anthropologue qui étudie l'ensemble depuis des années – et y habite avec sa femme depuis trois ans.

Alors que beaucoup de projets constructivistes sont restés sur papier une fois le mouvement tombé en disgrâce aux yeux de Staline, la cité des tchékistes a été construite de bout en bout selon la nouvelle idéologie communiste. Le principe était simple, détaille l'anthropologue : *«Bâtir, à la place des maisons en bois d'un étage de l'époque, un complexe de logements de masse, confortable, bon marché et qui favorise la vie en collectivité afin de transformer l'homme de la campagne en soldat de l'état industriel moderne.»*

L'objectif était que les hauts représentants de la jeune République socialiste soviétique côtoient les citoyens. Dans le cas de la cité, les employés du NKVD qui y ont habité jusqu'à la fin des années 1950 côtoyaient des médecins, des juges et des étudiants. Aujourd'hui, alors que les premiers habitants ont disparu, leurs descendants, et particulièrement ceux des familles de tchékistes, sont peu nombreux à encore y vivre.

Parmi eux, Lioudmila, 77 ans, fait partie des plus anciens résidents. Née en 1940 dans la cité, la vieille dame ne l'a jamais quittée. Son appartement, situé au rez-de-chaussée de l'immeuble n° 9, n'a globalement pas changé depuis que sa famille y a emménagé après la guerre, et porte encore les traces des strictes règles du vivre-ensemble imaginées par les communistes. Tout en longueur,

Le bâtiment 14 de la cité des tchékistes, en état de délabrement. Photo : Manon Masset





Construite au début des années 1930, la Tour blanche est l'un des bâtiments constructivistes les plus emblématiques d'Ekaterinbourg.
Photo : Manon Masset

le trois-pièces ne possède qu'une mini-kitchenette ajoutée à la sauvette à la fin des années 1980. «*À l'époque, aucun appartement ne possédait de cuisine, car les habitants étaient tenus de manger ensemble à la cantine*», explique Lioudmila. Selon Yankov, la routine des établissements publics devait prendre le pas sur celle des foyers : «*Le but était de créer un nouveau mode de vie et de façonner le nouvel homme soviétique, jusque dans sa propre maison.*»

Pas question non plus de laver et de sécher son linge dans les appartements, les résidents devaient se rendre à la blanchisserie et faire sécher leur linge à l'extérieur. «*Ma mère me racontait qu'un Jensoviet (conseil des femmes) patrouillait régulièrement afin de s'assurer que les habitants respectaient ces règles*», se rappelle la vieille dame.

Et la présence des tchékistes dans tout cela ? La vieille dame n'en a pris conscience qu'après la Seconde Guerre mondiale, alors que l'ensemble n'était déjà plus dédié aux employés du NKVD. «*Personne n'en parlait de toute façon*», commente-t-elle, préférant visiblement éviter le sujet. Selon Yankov, avec le temps, beaucoup de descendants des tchékistes, voire les tchékistes eux-mêmes, ont brûlé les documents associés à cette sombre époque. «*Encore aujourd'hui, peu de personnes osent s'afficher comme des descendants des tchékistes*», estime le chercheur.

Je t'aime, moi non plus

Aujourd'hui, l'utopie et les mythes ont fait place à la dure réalité. Alors que la plupart des 444 appartements sont encore habités, le complexe, qui bénéficie d'une protection étatique, est en piteux état et peine à être restauré. L'architecte Léonid Salmin, qui vit lui-même dans la cité depuis neuf ans, pointe du doigt une fenêtre de sa maison complètement carbonisée. «*Il y a deux mois, un incendie a ravagé l'appartement, asphyxiant tout notre étage. Nous ignorons quand les dégâts seront réparés*», déplore-t-il.

Pour Salmin, il est difficile de sensibiliser les gens à la nécessité de préserver un ensemble qui possède de nombreux propriétaires et qui est surtout considéré par la plupart des citoyens d'Ekaterinbourg comme laid et inconfortable. «*Les Russes sont insensibles à cette esthétique et préfèrent les bâtiments de l'époque stalinienne, témoignant de la puissance soviétique*», explique-t-il. Lui-même entretient une «*relation d'amour et de haine*» avec l'endroit : «*En tant qu'architecte passionné de constructivisme, la cité me fascine, mais d'un autre [côté], mon grand-père a lui-même été fusillé par les tchékistes*», raconte-t-il.

Pour lui, la solution réside dans un travail de mémoire qui n'a toujours pas été fait. «*Pour aimer*



leur ville, les Ekaterinbourgeois doivent accepter leur histoire de ville industrielle au passé lourd afin de sortir de ce dramatisme et de revitaliser la cité», estime Salmin.

Cette idée fait son chemin. Pour les comités d'architectes ou d'activistes citoyens, l'objectif à terme est de faire du constructivisme l'image de marque d'Ekaterinbourg. Depuis quelques années, la cité et son architecture suscitent à nouveau l'intérêt des Ekaterinbourgeois, comme en témoigne le succès des visites guidées organisées par l'anthropologue Igor Yankov depuis l'été 2016. En 2015, le principal bâtiment de la cité, l'hôtel Iset, qui a hébergé les jeunes employés du NKVD et leur famille jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, a également accueilli la Biennale industrielle d'art contemporain de l'Oural. «*Un événement majeur qui a mis en valeur ce patrimoine laissé-pour-compte*», estime Igor Yankov, montrant les images de l'hôtel intégralement illuminé, mais désormais vide.

La Tour blanche d'Ekaterinbourg reprend des couleurs

Construite entre 1929 et 1931 par l'architecte Moiseï Reischer, la Tour blanche est l'un des derniers édifices proprement révolutionnaires à Ekaterinbourg. Jusque dans les années 1960, cette forteresse à quatre pattes a alimenté en eau le district d'Ouralmach, une véritable ville industrielle dédiée à la construction mécanique qui est sortie de terre durant le premier plan quinquennal de Staline. De château d'eau faisant la fierté de tout le district industriel d'Ouralmach, elle est petit à petit devenue obsolète pour finir presque à l'abandon. C'était toutefois sans compter l'intervention d'un groupe de trois jeunes architectes, rassemblés sous le collectif Podelniki («partenaires de crime», en russe), ayant décidé dès 2012 de prendre sous leur aile ce symbole du progrès d'après la révolution pour le transformer en espace culturel et éducatif.

L'architecte Léonid Salmin, qui vit dans la cité depuis neuf ans, entretient avec elle une «*relation d'amour et de haine*».
Photo : Manon Masset



Située en bordure d'une large route qui longe le district d'Ouralmach, au nord d'Ekaterinbourg, la tour, d'un blanc immaculé, est immanquable tant elle tranche avec son environnement industriel et gris. Après sa fermeture, les idées de reconversion les plus folles ont émergé, certains, dans les années 1970, voulant transformer le château d'eau en café, d'autres, en bureaux. Tout était permis, car l'objet resté sous le contrôle de l'État jusqu'à la chute de l'Union soviétique n'était pas protégé. Aucun des projets n'a cependant abouti, faute de financement ou parce que les normes de sécurité n'étaient pas respectées.

Une fois l'objet privatisé dans les années 1990, diverses entités en sont devenues propriétaires sans jamais réellement s'en occuper. En 2006, la Croix-Rouge a finalement pris la tour sous sa tutelle avec l'intention de la retaper – en 80 ans, le bâtiment n'avait connu aucun travail de rénovation –, avant d'y renoncer, il y a cinq ans. Quand la tour s'est à nouveau retrouvée sans propriétaire, en 2012, trois amis, architectes diplômés de l'Académie d'État d'architecture et des arts de l'Oural, rassemblés sous le collectif Podelniki, ont décidé de tenter le tout pour le tout pour sauver la tour. Parmi eux, Antonina Savilova, 33 ans : «*Si on ne s'en occupait pas, les Ekaterinbourgeois allaient perdre un héritage unique*», explique-t-elle.

Composé presque intégralement de béton armé, le château d'eau haut de 30 mètres proposait à l'époque une nouvelle utilisation de ce matériel typique du constructivisme. «*Dans les années 1920-1930, le béton armé était un matériel populaire, mais les architectes ne possédaient pas les connaissances suffisantes pour le travailler et utilisaient des briques qu'on peignait ensuite pour donner l'illusion du béton*», raconte Savilova. La tour, elle, ne fait pas semblant : «*Elle est un vrai objet constructiviste honnête et pur. Pour l'époque, c'était une véritable navette spatiale.*»

Déterminés à sauver l'objet, les trois jeunes gens – Evgueni Volkov, Polina Ivanova et Antonina Savilova – ont fondé une organisation à but non lucratif et déposé une demande pour devenir propriétaires de l'ensemble architectural. Pour se réappropriier l'endroit, le collectif a commencé par organiser des *subbotniki* («samedis communistes» instaurés dès les premiers temps de l'URSS; les Russes utilisent aujourd'hui ce terme pour désigner un nettoyage collectif des espaces publics). «*Les premiers jours, on remplissait plusieurs camions de déchets par jour*», se rappelle Savilova. En souvenir de cette époque désormais révolue, le collectif a d'ailleurs tenu à conserver un graffiti indiquant «Musée de la merde».

Soutenu par les Ekaterinbourgeois ayant répondu présent à sa première action, le collectif a ensuite décidé de se lancer dans une campagne de financement participatif pour la conservation de l'édifice : «*Nous cherchions alors simplement à stopper sa destruction et non pas à le réparer.*» Avec l'aide d'étudiants en architecture et de professeurs venus d'Allemagne, le collectif a identifié les points sensibles du bâtiment et lancé les travaux pour environ 850 000 roubles (environ 18 000 dollars canadiens). Après deux ans de travaux, ils ont lancé, en 2014, un programme «pour les gens». «*Il fallait bien sûr réparer la tour physiquement, mais aussi effectuer un travail psychologique pour l'intégrer dans la vie des Ekaterinbourgeois*», explique Savilova. De cette idée, et grâce au financement accordé par le ministère russe de la Culture, est né petit à petit un «laboratoire culturel».

Au rez-de-chaussée, le collectif a aménagé un espace d'exposition permanent rassemblant les œuvres des artistes de la région qui ont déjà peint ou dessiné la Tour blanche. En montant les marches en béton armé, le visiteur découvre à chaque palier les différents plans de la tour et des photos d'époque du district d'Ouralmach. Au sommet, Podelniki a installé dans la coupole intégralement rénovée et repeinte en blanc un projecteur qui diffuse sur un écran à 180 degrés un film sur l'histoire de la tour. Un projet financé par la fondation philanthropique du milliardaire russe Vladimir Potanine, qui a également permis d'y installer l'électricité, laquelle fonctionne à l'énergie solaire.

En août 2016, l'ensemble architectural a ainsi ouvert ses portes au public pour la première fois de son histoire. Depuis, des visites organisées sur rendez-vous rassemblent chaque semaine une centaine de personnes. Lors de la dernière Nuit des musées à Ekaterinbourg en mai dernier, la Tour blanche a accueilli plus de 2000 personnes.

Généralement connue à l'étranger pour avoir été le théâtre de l'assassinat du tsar Nicolas II et de sa famille, le 16 juillet 1918, Ekaterinbourg pourrait-elle, 100 ans après la révolution, devenir la représentante de la période la plus moderne et révolutionnaire de l'Union soviétique? La capitale de l'Oural peut, en tout cas, compter sur une communauté d'architectes, d'artistes et de citoyens engagés et déterminés à rendre à l'héritage constructiviste de leur ville bien-aimée la place qu'il mérite. ■



CHECK
MA
TCHÉKA!

